

VINGT ANS APRÈS, ANATOMIE D'UN TRIO

Trio Viret

Parce qu'en mouvement perpétuel, inscrit profondément dans son histoire et ancré dans un présent immémorial, le jazz est l'espace des possibles, le grand mixage des rencontres, des compagnonnages, des désirs, des combats, des expressions. L'orchestre de jazz, exercice démocratique en temps réel, est ce work in progress où se joue l'altérité en soi, la différence radicale. Les musiciens ne se choisissent pas, ils se reconnaissent.

Jean-Philippe Viret : En 1997, Édouard Ferlet m'appelle pour faire une session avec Jean-Michel Couchet (saxophone) et Grégor Hilbe (batterie). C'est notre toute première rencontre musicale. Puis nous jouons en duo à l'Hôtel Edouard VII. Une session a lieu en trio avec Antoine Banville (batterie) au printemps 1998. C'est ainsi qu'est né le trio. Stéphane Grappelli, avec qui je tournais beaucoup depuis 1989, meurt en décembre 1997. Je me trouve dans une nouvelle dynamique. J'ai très envie de tenter l'aventure de ce trio. De façon collégiale, il est décidé que ce trio sera sous mon nom.

Édouard Ferlet : Le trio est né il y a vingt ans suite à une rencontre. On a fait une session et, tout d'un coup, ça se passe. Il y a un courant qui passe. On poursuit. Il y a un premier concert, un deuxième, puis une petite tournée. Ensuite, il y a un producteur qui nous demande de faire un disque. Ce trio s'est formé très naturellement. À ce moment-là, nous n'avions pas d'ambition particulière, on

ne se souciait de rien si ce n'est de faire de la musique, se faire plaisir.

Fabrice Moreau : J'ai intégré le trio en 2008. J'avais entendu le trio avec Antoine Banville à la radio, et j'avais beaucoup aimé. Je me souviens d'un titre, d'une composition de Jean-Philippe qui m'avait touché, « Dérives ». J'avais été très sensible à son harmonie, son romantisme, sa mélancolie particulière, son intensité dramatique. Je me souviens de ma première session/rencontre chez Jean-Philippe, nous avons joué des morceaux d'Édouard et de Jean-Philippe, des morceaux qui ne m'ont pas semblé faciles. Et c'est une impression qui demeure, une belle musique, mais difficile à jouer.

Trio

C'est par pluralité des voix de l'orchestre, du trio, triangle équilatéral à fonctionnalités et géométries variables, l'art polyphonique des sons, leur mise en tension, que des formes inédites se créent. Les uns avec les autres, sur le principe du dialogue, en l'occurrence du trilogue, puisque c'est une musique où toujours l'un est fonction de l'autre.

Jean-Philippe Viret : Ce qui m'a fait aimer le jazz, – c'est un point d'ancrage important pour moi –, c'est le trio de Bill Evans. Il me touche, il me parle. La place de la contrebasse y est différente, le dialogue incessant entre Scott LaFaro et Bill Evans est novateur à l'époque. Pour moi, le bassiste de ce trio, c'est Paul Motian. Je suis très sensible à ce jeu à trois, cet *interplay* mis en œuvre. Dans le trio, j'apporte ma pâte, mon éclairage de bassiste avec

ma façon spéciale d'utiliser l'archet dans sa dimension orchestrale et mélodique. Il n'y a pas une seule ligne de *walking bass* dans les enregistrements du trio. Au-delà de la simple fonction du bassiste qui apporte le soutien rythmique, ma priorité, c'est l'interaction entre les trois musiciens. Nous sommes allés au bout de quelque chose. L'indépendance de la basse a été revendiquée par Scott LaFaro au sein de l'orchestre de Bill Evans, puis par Jean-François Jenny-Clark et d'autres. Je suis issu de cette filiation. J'ai envie d'une basse mélodique, chantante. En tant que contrebassiste, mon idéal de musique, ce serait de marier la fonction traditionnelle à la liberté d'interaction, celle du chant. Ce qui m'importe au sein du trio, c'est le partage, l'égalité des voix, afin que cela sonne « vrai ».

Édouard Ferlet : Comme beaucoup de pianistes, j'ai été marqué par les trios de Bill Evans, Paul Bley, Keith Jarrett. Mais aussi ceux, plus traditionnels, de McCoy Tyner et Bobby Timmons. Je me souviens qu'avec Jean-Philippe, nous avons joué les standards façon Bobby Timmons/Ahmad Jamal/Oscar Peterson. À cette époque, je jouais des standards de jazz dans des hôtels, j'aimais ça. Puis, petit à petit je me suis orienté vers une voie de plus en plus personnelle. J'avais envie de proposer une musique authentique, issue de mon histoire, allant vers un autre chemin que la tradition du jazz américain. J'ai profité de cette rencontre avec Jean-Philippe pour développer cette voie et considérer le trio comme un chantier d'expérimentation dans ce sens.

Fabrice Moreau : J'ai bien sûr été influencé par plusieurs trios piano/basse/batterie. Je pense à celui de Chick Corea, l'album *Now he sings, now he sobs* avec Miroslav Vitous et Roy Haynes, surtout pour l'interaction piano/batterie. Je pense aussi au trio de

Keith Jarrett que j'aime beaucoup. Mais nous ne cherchons pas à sonner comme un trio préexistant. Dans le trio piano/basse/batterie « classique », c'est souvent le dialogue entre le piano et la batterie ou la basse et la batterie qui prédomine ; la basse étant souvent là pour faire le lien entre le piano et la batterie. Dans ce trio avec Jean-Philippe et Édouard, la basse tient un autre rôle et, par conséquent, – c'est ce qui est intéressant –, les règles du jeu sont différentes.

Interplay

Primauté du jeu, confiance dans l'instant, l'instinct, l'autre, le désir, refus des préméditations, le jazz se vit avec et par l'autre. Il fait appel à la force du corps, à la mémoire des doigts, à la rapidité de l'esprit et à l'intelligence de l'autre. Ainsi, il exige de celui qui le pratique cette communion vitale, cette difficile mais nécessaire interpénétration des consciences. La force, la beauté, l'utopie du jazz, son paradoxe, c'est d'être pleinement soi ensemble, alone together...

Édouard Ferlet : Tout de suite, ce trio a été très collectif. Jean-Philippe n'est pas un leader autoritaire, il ne s'impose pas par la parole mais sa musique le fait d'elle-même. La façon dont il joue, sans avoir nécessairement recours au *walking*, oriente le trio, nous invite à jouer et à écouter différemment. En jouant beaucoup avec l'archet, Jean-Philippe amène un mode de jeu qui nous questionne et nous pousse à trouver d'autres modes de jeu. Les rôles deviennent interchangeable. Chacun, nous pouvons jouer autre chose que le rôle naturellement attribué à l'instrument. Il y a comme un décalage : nous n'allons pas jouer ce que nous avons

l'habitude de jouer. Notre défi, c'est d'essayer de jouer des choses qui ne tombent pas particulièrement sous la main ou sous les doigts. En composant, je vais essayer de créer des choses qui ne sont pas évidentes à jouer. Malgré cela, aujourd'hui notre volonté, c'est de faire une musique organique, vivante, instantanée et, en même temps, nous l'abordons de manière inhabituelle, avec une complexité qui va nous pousser hors des sentiers battus et nous permettre de jouer autre chose.

Fabrice Moreau : Le duo Jean-Philippe/Édouard fonctionne extrêmement bien. J'aurais parfois tendance à penser qu'il se suffit à lui-même. Ils sont tous les deux en dialogue depuis vingt ans. À moi de trouver une place pour créer ce trilogue. J'ai l'impression que c'est une liberté à conquérir à chaque fois.

Jean-Philippe Viret : Un leader, c'est un fédérateur. Je me souviens de ce que disait Miles : « Si je suis obligé de dire aux musiciens de mon groupe ce qu'il faut jouer, c'est que je me suis planté dans le casting. » Il s'agit de faire en sorte que les trois éléments du trio puissent s'exprimer au mieux dans ce contexte, puissent se déployer librement. Avant l'aventure du trio, j'ai été sideman pendant vingt ans. J'ai commencé la musique sur le tard, à 18 ans. Il y a eu le temps d'apprentissage de l'instrument, de la musique. J'ai beaucoup appris en étant sideman. Être leader, c'est une responsabilité. Être leader, c'est être garant de l'énergie du groupe, de la couleur du groupe, de son immanence. Le trio, c'est un groupe, un certain esprit de groupe. En musique comme en sport, il y a parfois ce supplément d'âme d'une équipe, ce qui n'est pas quantifiable. Nous sommes trois musiciens qui ne sont pas cantonnés dans un style de musique. Nous sommes « ouverts », nous pouvons aller dans beaucoup de directions différentes. Nous sommes à l'affût des modes de jeu,

contemporains, ou free. Il y a cette forte appétence pour l'inattendu, ou l'inouï. C'est un moteur. Il y a toujours le plaisir de se surprendre malgré la connaissance des uns et des autres. Il n'y a pas de routine. Les morceaux ne sont pas cadrés. On se laisse un espace vierge, avec de l'improvisation libre. Quand l'un de nous apporte un morceau, le trio s'empare de ce travail thématique. Au cours des répétitions, une architecture se forme. C'est une forme souple. Il y a plusieurs chemins possibles.

Écritures

Ce que le jazz affirme, c'est que les deux pôles irréconciliables du groupe et de l'individu, de l'ordre et de la liberté, de l'écrit et de l'improvisé, du quotidien prévisible et de l'accident imprévisible, de la norme et de la transgression, du « il est interdit de » et du « on peut peut-être quand même », sont faits pour vivre ensemble. Les écritures, variées, ouvrent la voie libre aux partitions intérieures.

Jean-Philippe Viret : La maturation s'est surtout faite dans mon désir d'écriture. À partir de 1981, j'écris beaucoup pour l'Orchestre de contrebasses. J'intègre le trio de Stéphane Grappelli en novembre 1989 ; j'ai 30 ans. Je joue avec Stéphane pendant huit ans. Je fais le boulot de sideman avec beaucoup de plaisir. Je continue à écrire de la musique. Je ne la joue pas, je la mets de côté. J'ai développé au fil du temps un fort rapport au piano, à l'harmonie. L'écriture est essentielle. Elle n'est pas prétexte à improvisation. Le répertoire du trio est très « composé ». D'où, parfois, un aspect « musique de chambre ». Il y a la chambre et l'antichambre, là où tous les complots se fomentent, là où la musique se prépare. Il y a une forme. Très tôt, il y a ce désir de se démarquer de

ce qui se fait, de ne pas sonner comme les autres trios, de ne pas tenir compte de la mode, des tendances.

Édouard Ferlet : Nous portons une exigence toute particulière à la composition. C'est pour moi un moyen de côtoyer son identité, se fréquenter et trouver une voie singulière. Chaque composition du trio doit nous raconter une histoire, nous faire voyager, nous hypnotiser si besoin... Il est arrivé au cours de nos séances de travail que certaines compositions soient évincées du répertoire car elles n'étaient pas assez engagées ou bien trop proches d'une esthétique déjà identifiée. Nous sommes sensibles à l'authenticité de nos compositions.

Fabrice Moreau : La musique du trio est très écrite, même quand les thèmes sont courts, tiennent sur une seule page. Il y a un univers compositionnel fort que je dois m'approprier. Et dans la manière dont Jean-Philippe et Édouard jouent, je dois trouver un chemin. Cela vient parfois très simplement. Parfois, cela vient plus difficilement. Pour me sentir libre au sein du trio, il faut que j'aie une compréhension de la composition suffisante, de ses aboutissants rythmiques, harmoniques et mélodiques, pour me permettre après de la désapprendre, de m'en détacher. Les répétitions permettent de savoir quels sont les différents chemins, les différentes possibilités de jeu, puis de les oublier. Ainsi, en situation de concert, je me trouve frais. Les choix se font naturellement, in situ.

Chant

D'où vient-elle ? Une mélodie apparaît, se dessine, se déploie. Elle avance à pas lents, en simplicité, en fluidité. Ample, elle fait

entendre un lyrisme éclatant. Avec le jazz, le rythme a implanté dans sa vie la corolle parfaite de son flux naturel, – ce qui en fait une musique-mouvement –, mais aussi de sa désorganisation, le noyau de sa solitude, de ses îlots de solitudes rassemblés, de ses ensembles éclatés, pourchassés et enfin réunis, les labyrinthes du chant.

Jean-Philippe Viret : Je continue à creuser une veine mélodique qui m'appartient. La mélodie représente la part de l'intime dans une composition. C'est un chant dont l'équilibre est mystérieux et quand celui-ci est atteint, cela procure une émotion particulière à l'écoute du morceau. C'est, je pense, une dimension importante dans l'identité de ce trio.

Fabrice Moreau : Il y a souvent des morceaux de Jean-Philippe et d'Édouard qui me touchent beaucoup, qui m'ont mis les larmes aux yeux en jouant. Je pense, par exemple, à « Tous contraints », le premier morceau du disque *L'ineffable*. Je pense aussi à « Contre toute attente », un morceau qui se trouve dans cet enregistrement live. Je le trouve magnifique, très surprenant. Ce qui m'importe, c'est de faire émerger cette mélodie, de la mettre en valeur, de lui permettre de se déployer, la faire vivre. Ce qui nous unit, c'est une certaine sensibilité mélodique, un lyrisme propre aux compositions de Jean-Philippe, une mélancolie particulière.

Édouard Ferlet : La musique du trio est un chant à trois qui peut s'exprimer sous plusieurs formes, comme un son, une pulsation, une couleur harmonique, une ligne mélodique, ou tout simplement une intension commune. Je pense que c'est l'intensité de cet engagement qui donne le sentiment de lyrisme et de cohésion.

Évidence

La musique advient naturellement. Spontanée, elle arrive toute seule, à l'improviste. Une note, une autre note, puis une phrase. Et une autre. Les sons se superposent, s'enchâssent, s'incrument. Certains s'obstinent. Parfois, ils s'aiment. Ainsi sont les sons, ainsi font les sons. L'espace du jeu est ouvert, libre. Il s'agit de l'arpenter, de tracer les lignes, parfois de briser les rythmes. Les trois musiciens cherchent. Souvent, ils trouvent. Ils se rendent à l'évidence. Chacun joue le jeu. Il suit le chemin, son inventaire, ce que trament ses deux autres compagnons de musique, les mille manières, les mille jeux, les mille sons, les mille sens qui s'y nouent, s'y jouent pour composer le mystérieux espace où s'invente aussi notre vie, ce tissu de langue, de corps et de musique adossé au silence. C'est une architecture solide aux lignes claires. Parfois, c'est une voie en clair-obscur, entre chien et loup, qui est faite de chemins sinueux, escarpés, inondés d'une mélodie lumineuse.

Fabrice Moreau : Avec l'expérience, pour moi dix ans, nos jeux ont changé par capillarité : ils ont évolué ensemble, se sont mêlés les uns aux autres, se sont perméabilisés. Cela a sans doute créé un son de trio spécifique, une alchimie particulière entre nos différentes sensibilités.

Édouard Ferlet : Nous ne pouvons pas jouer de la musique ensemble depuis dix ou vingt ans sans ressentir une certaine affinité personnelle et une amitié profonde.

Pour partager des moments aussi forts, une entente est nécessaire. Elle va au-delà de la musique. Il y aurait tellement de raisons de rentrer en conflit pour le moindre désaccord. Nous avons choisi l'altérité et nous savourons aujourd'hui ces années de fraternité. Elles nous permettent d'être tout simplement nous-mêmes lorsque nous jouons ensemble. Nous acceptons de jouer exactement ce que nous sentons, ou bien ne pas jouer du tout pour laisser place à la musique de l'autre.

Jean-Philippe Viret : Avec le temps, le trio a gagné en maîtrise. Il y a davantage de maturité, de cohésion, de confiance, mais aussi d'affirmation et de densité. Il s'agit aussi d'élaguer, d'aller à l'essentiel. Et, peut-être, d'oublier un peu l'instrument. « Less is more », le moins, c'est le plus, à la fois dans l'écriture et dans le jeu. Il faut relire Jankélévitch, *La musique et l'ineffable*. Je suis sensible à sa pensée sur le silence. Il y a la note, ce qui la précède, ce qui lui succède, cette espèce de suspension qui est un peu le Graal du musicien.

Ivresse

Ivresse des profondeurs ? Ivresse des métamorphoses ?

Qu'importe le flacon, le jazz, son plein champ en puissance de métamorphose, s'est créé pour faire voir et entendre sans frein ni frontière la condition d'un vivre ensemble. Ivresses.

Présences. Jubilations de l'instant. Être musicien de jazz, c'est aussi inventer, réinventer des lieux, des espaces de jeu, en convoquant la musique de l'autre. Et tenir la vie sur le qui-vive. Le musicien de jazz se tient sur cette crête, ce précipice, dans l'immédiateté de l'instant non différé, l'éclat éblouissant de l'instant. Instant tanné,

mouvant, insaisissable. Ivresses. Explorations. Jubilations. La musique fuse, libre, ivre d'elle-même. Il s'y trouve une grâce. Une grâce rendue universelle par l'amour dont elle s'anime, par le doute dont elle se blesse.

Fabrice Moreau : Ce trio, c'est la quête du Graal. Ce n'est pas un groupe comme les autres, c'est une autre matière, d'autres textures. C'est une chimie, une saveur particulière. Il s'agit à chaque fois de se renouveler, d'aspirer à plus de liberté, plus de sensations fortes, d'explorer des chemins pas encore parcourus. Ce disque *Ivresse*, un enregistrement *live*, fut un moment de vérité, un saut dans le vide.

Édouard Ferlet : Cette « ivresse » se trouve d'abord dans l'âme, comme une forme d'exaltation, un état d'ébriété innocent et naturel. On accède ainsi à une légèreté d'esprit, un apaisement, sans jugement, sans comparaison, sans imitation, en restant soi-même. Cela nous dirige tout simplement vers un état qui nous invite à créer, expérimenter, nous surprendre, nous faire plaisir.

Jean-Philippe Viret : *Ivresse* est le huitième enregistrement du trio. Le titre de ce disque, *Ivresse*, renvoie à la joie, à l'exaltation de la création. Le mot « ivresse » est le dernier élément de cette phrase en forme de cadavre exquis qui associe les huit titres des différents enregistrements du trio : Considérations : Étant donné l'indicible, autrement dit, le temps qu'il faut pour l'ineffable ivresse.

ENTRETIENS ET TEXTES DE FRANCK MÉDIONI